



BÉRÉNICE
DE JEAN RACINE
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
ISABELLE LAFON

AVEC

Karyll Elgrichi, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon, Judith Périllat

DU 08 AU 14 FÉVRIER 2019
SALLE RENÉ RIZZARDO

PRESSE

Télérama Sortir - Jeudi 24 janvier 2019
Politis – 07 février 2019
Les Inrockuptibles – 06 février 2019
Libération – 01 février 2019
Journal La Terrasse - Jeudi 24 janvier 2019
Le Théâtre du blog - Jeudi 24 janvier 2019
Le Journal de Saint-Denis – Jeudi 24 janvier 2019
critiquetheatreclau.com – Dimanche 20 janvier 2019
Mediapart – Blog de Jean-Pierre Thibaudat – Samedi 19 janvier 2019

Bérénice

Mourir parce qu'un homme préfère à l'amour la gloire de son trône n'est plus de mise. Les héroïnes des tragédies veulent vivre. Si l'une chavire, une autre prend le relais. Il se passe cela quand Bérénice s'effondre après que Titus lui a signifié son renvoi. L'actrice gît à terre. Une suivante, plus âgée, arrive pour porter de nouveau sa parole.

Isabelle Lafon propose de la tragédie racinienne une version fluide, limpide, évidente et politiquement très inspirante. La scène est vide. A leur table de travail, les comédiens (quatre femmes, un homme) répètent. Ils vont entrer dans *Bérénice* à pas vifs et sans souci de genre. Pas besoin de costume, d'accessoire, de décor. Leur souffle suffira. C'est lui qui inspire et expire les mots de l'auteur, et règle, ainsi, la marche des émotions.

Cette *Bérénice* merveilleuse allie à la délicatesse du trait une intelligence de chaque seconde.

Par Joelle Gayot

Distribution

Auteur : Jean Racine

Interprète : Eléonore Briganti, Karyll Elgrichi, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon et Judith Périllat

Réalisateur/Metteur en Scène : Jean Bellorini

Racine droit au cœur

THÉÂTRE

Avec son cycle *Les Insoumises*, Isabelle Lafon offrait en partage des œuvres féminines mises à mal par l'histoire. Elle aborde aujourd'hui *Bérénice* avec la même liberté et la même délicatesse.

≡ Anaïs Héluin

Dans le silence des quatre comédiens assis autour d'une table, presque à portée de souffle du public, on sent une urgence. On devine le besoin de parole doublé d'une certaine inquiétude présent dans tous les spectacles d'Isabelle Lafon depuis *Igishanga* (2002), où elle dit seule les témoignages de deux rescapées du génocide rwandais. Son triptyque *Les Insoumises* (2016) surtout, consacré aux résistances poétiques d'Anna Akhmatova, de Virginia Woolf et de Monique Wittig, est plein de cet appétit. Et, plus tard, sa libre traversée de *La Mouette* de Tchekhov n'en est pas dénuée. C'est pour elle une première entrée en territoires classiques, qu'elle poursuit avec sa compagnie Les Merveilleuses en s'emparant de *Bérénice*.

Bérénice,
8-14 février,
MC2 Grenoble
(38),
04 76 00 79 00 ;
20-21 février,
Théâtre
Firmin-Gémier,
La Piscine,
Châtenay-
Malabry (92),
01 41 87 20 84.

Les alexandrins de Racine n'y résistent pas. En les abordant à sa manière de passeuse clandestine de récits, Isabelle Laffon les fait vibrer sur le plateau presque nu, disponible pour la rencontre bouleversante entre les interprètes et la tragédie de la séparation amoureuse. C'est Pierre-Félix Gravière, le seul homme de la distribution

– et l'un des premiers à intégrer l'univers d'Isabelle Lafon –, qui finit par prendre la parole. « *C'est à dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire* », prononce-t-il à mi-voix, avant d'endosser le rôle du roi de Commagène, Antiochus.

Extraits de la préface de Racine, ces mots tremblants nous placent face à l'œuvre comme face à un secret difficile à avouer. Ils nous incitent à la curiosité. À la fébrilité qui anime autant les comédiens qu'Isabelle Lafon, dont la présence muette à quelques mètres de la table et le regard chargé d'attentes suggèrent tout le travail nécessaire à la magie du théâtre. Tous les doutes, toutes les larmes.

La metteuse en scène ne sortira de son ombre qu'à la fin de la pièce pour accompagner sa Bérénice (Johanna Korthals Altes, sa complice de longue date) dans sa douleur de perdre son Titus (Karyll Elgrichi, qui forme un beau duo avec Judith Périllat, parfaite en Paulin, conseiller de

l'empereur). Titus l'aime, mais pourtant la quitte. Scène d'une grâce inouïe qui dit beaucoup du processus de travail des Merveilleuses. De leur quête d'une écoute, d'une intimité entre elles aussi bien qu'avec le spectateur, capable de restituer la beauté d'une phrase comme si elle était créée à l'instant.

Intime autant que politique, la tragédie sans morts mais non sans douleurs de Racine se prête à ce type de traversée. Récemment, Mathieu Montanier l'entreprenait en solitaire dans une mise en scène de Frédéric Fisbach. Comme lui, Isabelle Lafon et ses interprètes, qui ont largement contribué à l'écriture du spectacle, piochent dans le texte les répliques qui leur plaisent. Ils abandonnent les autres sans culpabilité, et même avec une certaine joie, qui donne à la tragédie une légèreté inattendue.

Dans leurs rôles qui ne correspondent pas forcément à leur genre, les comédiens s'offrent à Racine tels qu'ils sont. Chacun avec sa façon d'appréhender le plateau soir après soir. Pour décaler les regards et ouvrir des espaces de pensée et d'émotion. ■

MICHAEL DUODON DE WITZINI/FRANCE



PASCAL VICTORY/ARTCOMPRESS



Judith Périllat,
Pierre-Félix
Gravière et Karyll
Elgrichi

Pascal Victor/ArtCompPressa

Bonjour tristesse

S'attachant au cœur de la tragédie de Racine, Isabelle Lafon opère par soustraction pour livrer, à nu et à vif, une interprétation poignante de **BÉRÉNICE**.

OBÉIR À SON RANG IMPLIQUE DE RENONCER AUX PENCHANTS DE SON CŒUR. Le dilemme racinien se tient là, tout entier, immuable et implacable. Dans sa préface de *Bérénice*, Racine écrit : *“Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire.”*

Car l'empereur romain ne pouvait épouser une reine juive. Titus n'est pas le seul à aimer Bérénice. Antiochus, l'Arabe, l'aime aussi et ouvre le bal en faisant ses adieux à celle qu'il aime en silence depuis des années. Un renoncement qui en appelle d'autres, faisant de la mécanique du pouvoir un labyrinthe de l'élan amoureux. Un désert d'amour. Une chambre d'écoute.

Toute la mise en scène d'Isabelle Lafon repose sur cette approche de la tragédie racinienne. Une table de lecture où reposent les tapuscrits de la pièce à jardin et un plateau nu : c'est dans cet espace vide que se tiennent les acteurs, quatre

femmes et un homme qui se partagent les rôles, sans souci du genre ni du nombre de personnages. Bérénice est double, jouée par Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon, d'abord silencieuse, se tenant à l'écart, spectatrice d'un drame auquel, finalement, elle apporte sa distance, son calme, au plus fort de la douleur de la reine écartée.

Le passage de relais entre les comédiens constitue l'autre fil conducteur de la mise en scène, basée sur l'écoute des confidents : Paulin et Phénice joués par la seule Judith Périllat ; Arsace à qui Johanna Korthals Altes prête sa voix avant d'incarner Bérénice. Fragile, buté, Pierre-Félix Gravière est Antiochus ; Karyll Elgrichi, ardente et rivée à sa peine, incarne Titus. Orchestrée par Racine, une alchimie précieuse opère dans ce partage des rôles, qui s'en remet à la puissance du sentiment amoureux vidé de sa substance pour faire place à la loi. Ce qui est fantastique dans cette étude de cas, interrogée, analysée et approchée tout autant par les sens

que par la fulgurance poétique de la langue, c'est ce glissement de la parole d'un interprète à l'autre, indifférente à l'échafaudage d'une dramaturgie classique pour s'attaquer à l'os de la pièce. Trouver les mots capables de dire un cœur en morceaux, une âme déchirée, un corps abandonné. Quitte à tailler dans le texte pour en extraire la quintessence, la concrétion, le lent travail de la douleur qui procède par assèchements successifs.

On se trouve alors au point médian de la répétition et de la représentation, là où les acteurs *“sont à leur point de vérité, c'est-à-dire qu'ils ont répété et tout à coup ils ne cachent pas. Non pas que c'est impossible de jouer Bérénice mais que pour la faire surgir, il faut s'en laisser imprégner à vue”*, indique Isabelle Lafon. Une imprégnation magistrale et qui va droit au cœur.

Fabienne Arvers

Bérénice de Jean Racine, adaptation et mise en scène Isabelle Lafon. Du 8 au 14 février à la MC2, Grenoble. Les 20 et 21 février au Théâtre Firmin-Gémier/La Piscine, Châtenay-Malabry

«Bérénice», tragédie en coulisse

La metteuse en scène et actrice Isabelle Lafon revisite la pièce de Racine sous forme de work in progress où seul le rôle du confident de l'empereur est tenu par un homme.

C'est une traversée de la tragédie de Racine sur une scène sans décor, et les murs anthracite du Théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, comme cramés, rappellent ceux des Bouffes du Nord à Paris. Ce sont des acteurs qui travaillent autour d'une table, vêtus eux aussi en noir et blanc, dans des habits contemporains. Le dépouillement du lieu comme celui des costumes rejoint une volonté de montrer l'ossature de la

pièce, sa fulgurance, mais aussi, sans doute, sa persistance jusqu'à nous. Or, si elle est fréquemment montée, *Bérénice* n'est pas la pièce la plus évidente de Racine. Certes, l'abandon et la souffrance amoureuse n'ont pas d'âge, tout comme l'impossibilité d'annoncer l'abdication. Mais la notion de sacré – qui pousse Titus, aimant passionnément Bérénice et aimé d'elle, à renoncer à son amour pour la gloire du trône lorsqu'il devient

empereur de Rome – est plus étrange, voire incompréhensible, pour un public d'aujourd'hui. Isabelle Lafon montre donc l'amour et le désespoir, et l'écoute des confidents, ainsi que la déréliction d'Antiochus (Pierre-Félix Gravière) meilleur ami de Titus (Karyll Elgrichi) et lui aussi amoureux de Bérénice silencieusement depuis cinq ans. Le plaisir de la représentation, son léger suspense, tient à ce que la mise en scène révèle le moment où l'acteur devient personnage et s'empare de la langue de Racine. Elle rend visible le basculement par des moments d'échos, où le personnage répète ce que vient de dire l'acteur. Elle



Assise à la table de travail, l'actrice Karyll Elgrichi endosse le rôle de Titus. PASCAL VICTOR. ARTCOIMPRESS

s'appuie sur les transitions qui résument l'action et le glissement dans les alexandrins, énoncés certes avec naturel, mais leur musique oblitère parfois leur sens

– à l'inverse de ce qu'avait réussi Patrice Chéreau lorsqu'il montait *Phèdre*. Ici, Titus est joué par une femme et Antiochus paraît au centre de la pièce, sans

doute grâce à l'acteur. Bérénice se dédouble : d'un côté, celle qui extériorise sa souffrance (Johanna Korthals Altes) et de l'autre, celle aux émois retenus (Isabelle Lafon). Au début de la représentation, tapie dans l'ombre, la metteuse en scène paraît l'intruse par laquelle l'action va commencer.

A.D.

BÉRÉNICE de JEAN RACINE m.s. Isabelle Lafon. Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis (93). Jusqu'au 3 février. Puis du 8 au 14 février à la MC2, Grenoble (38), les 20 et 21 février au Théâtre Firmin Gémier-La Piscine, Châtenay-Malabry (92).



Bérénice de Racine, mis en scène par Isabelle Lafon

Après son cycle *Les Insoumises*, où elle portait des œuvres et des paroles féminines mises à mal par l'Histoire, Isabelle Lafon revient aux classiques avec *Bérénice* de Racine. À sa manière de passeuse de poésie.

© Pascal Victor/ArtcomPress Bérénice

Depuis *Igishanga* (2002), où elle portait à elle seule les témoignages de deux rescapées du génocide rwandais, Isabelle Lafon a développé avec sa bien nommée compagnie Les Merveilleuses une façon bien à elle de réactiver des mots, des pensées de femmes battantes. D'« *Insoumises* », titre qui réunissait en 2016 trois courtes pièces consacrées à autant de personnalités qui ont marqué l'histoire de la littérature : la poétesse russe Lydia Tchoukovskaïa (*Deux ampoules sur cinq*), Virginia Woolf (*Let me try*) et Monique Wittig (*L'Opoponax*). Son adaptation de *La Mouette*, où elle portait en chœur avec quatre autres comédiennes tous les personnages de la pièce, était pour elle une première entrée en territoires classiques. Exploratrice au long cours, elle y poursuit sa quête d'écritures au croisement de l'intime et du politique, pour s'arrêter sur *Bérénice*. Une des rares tragédies classiques sans sang, mais non sans douleur. Une tragédie de la séparation amoureuse, du déchirement, où Racine met selon Isabelle Lafon « *la langue dans tous ses états* ». Où le discours de l'État impose le silence à celui de l'amour, assumé par l'empereur de Rome Titus, par la reine de Palestine Bérénice et le roi de Commagène Antiochus. Accompagnée de sa complice de longue date Johanna Korthals Altes (Bérénice), de Karyll Elgrichi (Titus), Judith Périllat (Paulin) et de Pierre-Félix Gravière (Antiochus), la comédienne et metteuse en scène prend *Bérénice* comme elle a pris *La Mouette*. L'oreille tendue sur son cœur. Sur ses palpitations.

À la Racine du théâtre

Parmi les quatre comédiens assis autour d'une table, sous le regard d'une Isabelle Lafon qui se dresse un peu plus loin, dans une ombre qui ne cache pas sa fébrilité, c'est le seul homme de la distribution qui ouvre la pièce. « *C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, avait promis de l'épouser, la renvoya à Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire* », prononce-t-il d'une voix chargée de doutes. Comme si ces mots extraits de la préface de Racine étaient les siens. Et à travers lui, ceux de toute l'équipe. Non seulement des artistes présents sur le plateau, mais aussi des personnes qui n'y sont pas, et qui ont œuvré à la décantation de la pièce de Racine. Cette introduction, ainsi qu'une poignée de répliques évoquant le présent du spectacle, rappelle *Les Insoumises*. La manière dont Isabelle Lafon et ses interprètes y mettaient en scène leur étonnement, leur admiration pour le courage et la singularité de ses auteurs. Endossant des rôles qui ne correspondent pas forcément à leur genre, les comédiens prolongent la surprise. Et ne cessent de la renouveler grâce à de toutes petites trouvailles. Par de minuscules incongruités, telles une cavalcade de Johanna Korthals Altes à travers le vide du plateau, ou une bouleversante intervention de la metteuse en scène auprès de la même comédienne, pour lui conseiller de tempérer ses larmes. Isabelle Lafon questionne ainsi ce que Racine, et par là le théâtre, fait à un artiste d'aujourd'hui.

Par Anaïs Heluin

À PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Bérénice de Racine, mis en scène par Isabelle Lafon / du Vendredi 8 février 2019 au Jeudi 14 février 2019

MC2 Grenoble / 4 rue Paul Claudel, 38000 Grenoble

Les 8 et 12 février 2019 à 20h30, et les 9, 13 et 14 à 19h30. Tél. : 04 76 00 79 00. www.mc2grenoble.fr. Vu au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis. Également les 20 et 21 février au Théâtre Firmin Gémier/La Piscine.



Bérénice de Jean Racine, adaptation et mise en scène d'Isabelle Lafon

«Il la renvoya malgré lui, malgré elle». Titus, empereur romain, héritier de la République, ne peut épouser une reine orientale et le tragique est là. Dans sa préface, Racine manifeste un beau contentement de soi pour avoir réussi cet exploit de simplicité. Et Isabelle Lafon le prend au mot et choisit la simplicité qui est aussi sa propre marque de fabrique. Elle parle d'adaptation mais elle a seulement fait quelques coupes et a laissé venir parfois, comme une énigme, la répétition d'un vers ou une question en sous-texte.

©pascal Victor

Sur le vaste plateau du Théâtre Gérard Philipe, sous les lumières de Jean Bellorini qui «respirent» avec la pièce, une table et des chaises, côté jardin. Quatre actrices et un acteur, et la metteuse en scène attentive et aux interventions sensibles. La compagnie d'Isabelle Lafon : Les Merveilleuses n'exclut pas les garçons . Et elle a confié à un comédien le rôle d'Antiochus, un roi oriental, allié et ami de Titus, amoureux muet de Bérénice depuis cinq ans, inventé par Racine, pour les besoins de sa dramaturgie. Il est l'homme de trop, utilisé par Titus, repoussé par Bérénice : il ne lui reste qu'à faire assaut de nobles sentiments et de désintéressement avec les deux autres «acteurs héroïques».

Les autres rôles sont distribués entre les actrices, y compris ceux des heureux confidents et confidentes épargnés par l'amour. Cela va de soi : il ne s'agit pas ici de personnages mais de la naissance d'un texte poétique et des émotions qu'il porte. La pièce commence: par : «Arrêtons un moment ». Isabelle Lafon justement s'arrête pour écouter cette langue traverser les corps des interprètes qui ne sont pas enfermés dans une lecture. On les sent ouverts, étonnés, vibrants de ce qui se produit en eux. L'émotion les bouscule jusqu'à les propulser en une danse qui parcourt toute la scène. Même et surtout dans la langue de Racine, cette émotion ne peut pas toujours rester contenue.

Sur le vaste plateau du Théâtre Gérard Philipe, sous les lumières de Jean Bellorini qui «respirent» avec la pièce, une table et des chaises, côté jardin. Quatre actrices et un acteur, et la metteuse en scène attentive et aux interventions sensibles. La compagnie d'Isabelle Lafon : Les Merveilleuses n'exclut pas les garçons . Et elle a confié à un comédien le rôle d'Antiochus, un roi oriental, allié et ami de Titus, amoureux muet de Bérénice depuis cinq ans, inventé par Racine, pour les besoins de sa dramaturgie. Il est l'homme de trop, utilisé par Titus, repoussé par Bérénice : il ne lui reste qu'à faire assaut de nobles sentiments et de désintéressement avec les deux autres «acteurs héroïques».

Les autres rôles sont distribués entre les actrices, y compris ceux des heureux confidents et confidentes épargnés par l'amour. Cela va de soi : il ne s'agit pas ici de personnages mais de la naissance d'un texte poétique et des émotions qu'il porte. La pièce commence: par : «Arrêtons un moment ». Isabelle Lafon justement s'arrête pour écouter cette langue traverser les corps des interprètes qui ne sont pas enfermés dans une lecture. On les sent ouverts, étonnés, vibrants de ce qui se produit en eux. L'émotion les bouscule jusqu'à les propulser en une danse qui parcourt toute la scène. Même et surtout dans la langue de Racine, cette émotion ne peut pas toujours rester contenue.

« Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. » écrit Racine. Mais on le sait, il n'a rien de doux et Bérénice est une passionnée, une violente : il faut l'entendre à l'acte III, renvoyer sèchement Antiochus, qui a le seul tort de n'être pas aimé, de n'être pas Titus : « Hé ! Quoi, seigneur, vous n'êtes point parti ? » Elle ira jusqu'à la haine envers ce malheureux porteur de mauvaises nouvelles: «Pour jamais à mes yeux, gardez vous de paraître.» Et pourtant elle était faite pour aimer: «J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.» Inutile de dire de qui : la passion absolue ne peut avoir qu'un seul objet. Mais l'amour empêché est un gouffre mortel et il faut aux rois amoureux un courage exemplaire pour affronter un tourment pire que la mort : vivre avec un amour impossible.

Parfois -dommage- dans leur écoute profonde du texte, les comédiennes ne se font pas tout à fait entendre, même si le spectateur est prêt à tendre l'oreille. Cela n'ôte (presque) rien à la tension et à la pure beauté d'une pièce dont on aura rarement été aussi proche, Ici sans excès d'interprétation ni surcharge psychologique, juste naissant devant nous.

Par Christine Friedel

Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). T. : 01 48 13 70 00.

Du 8 au 14 février, MC2 de Grenoble (Isère); du 20 au 21 février, Théâtre Firmin Gémier/La Piscine, Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine).



TGP/ Isabelle Lafon prend Racine

Isabelle Lafon met en scène *Bérénice*, la tragédie de Jean Racine. Jean Bellorini signe la scénographie et les lumières.

Titus aime Bérénice ; et Bérénice aime Titus. Jusque-là, tout va bien. Mais tout se gâte lorsque, à la mort de son père, le dit Titus devient empereur de Rome et, selon la loi romaine, doit pour régner répudier Bérénice qu'il avait promis d'épouser. Voilà le point de départ de la tragédie de Jean Racine, *Bérénice*, adaptée et mise en scène par Isabelle Lafon au TGP.

© Yann Mambert

C'est le quatrième spectacle que celle-ci présente à Saint-Denis, racontant ainsi une belle fidélité réciproque. On avait ainsi vu avec un plaisir constant et renouvelé Deux ampoules sur cinq, tiré du journal des rencontres de Lydia Tchoukovskaïa avec la poète russe Anna Akhmatova en 2014, Une Mouette, d'après Tchekhov, en 2017 et Let me try, tiré du Journal de Virginia Woolf, en 2018. Isabelle Lafon a ce grand talent de fouiller les grands textes, d'aller au plus profond de leur essence avec admiration, tendresse et respect jusqu'à en faire surgir la musique intime, parfois enfouie sous le temps, et nous les faire ainsi mieux entendre et aimer.

« Il y a longtemps que je tourne autour de cette pièce, que j'ai beaucoup travaillée en atelier. C'est un texte qui met en feu la langue, confie-t-elle. Titus empereur doit renoncer à épouser une reine étrangère qu'il aime, mais il ne peut le lui dire. Et il demande à son ami Antiochus de le faire à sa place alors que ce dernier, également épris de Bérénice, lui, a fait sa déclaration... Cette pièce parle de ce qu'on peut dire, de ce qu'on ne peut pas dire et comment le faire dire. »

Une jolie synthèse de ce qu'est le théâtre, en somme. Et tout cela en alexandrins, parmi les plus beaux écrits par l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'histoire. Loin d'être un carcan, cette obligation devient, pour Isabelle Lafon, quelque chose qui transporte le comédien. « C'est comme une partition musicale, il y a là une rigueur qui libère le jeu. On peut ainsi aller au bout d'une pensée, d'une émotion, d'un sentiment... »

Autour d'une table de répétition

Sur le vaste plateau de la salle Roger-Blin, ils seront quatre comédiennes et un comédien pour jouer les quatre rôles d'hommes et les deux de femmes. « Mon désir initial était que tous jouent les personnages à tour de rôle mais cela devenait incompréhensible », raconte Isabelle Lafon. Chacun a donc été distribué après avoir essayé tous les rôles et elle y a inclus un personnage un peu bizarre, une femme dont on ne sait rien, qui regarde et écoute, joué par elle-même. L'action se situe dans un endroit étrange, un bout de théâtre désaffecté où subsiste une table de répétition... « Nous partons de cette table, qui devient centrale, on s'en éloigne, on y revient, on s'y rassemble... », révèle-t-elle. C'est Jean Bellorini qui signe la scénographie et les lumières du spectacle.

« Je n'aurais pas monté ce spectacle sans lui, affirme avec force Isabelle Lafon. C'est une vraie collaboration : il apporte énormément, il élargit, il bouscule, il pousse, il me fait explorer autre chose... Tout en gardant cette intimité de la pièce, ce point de départ : qui sont ces gens qui vont essayer de reconstituer cette Bérénice devant une femme muette ? »

Par Benoît Lagarrigue

Bérénice, du 17 janvier au 3 février au TGP (59, boulevard Jules-Guesde, salle Roger-Blin), du lundi au samedi à 20h, sauf samedi 2 février à 18h, dimanche à 15h30, relâche le mardi. Durée estimée : 1h30. Tarifs : 6€ à 23€. Réservations : 0148137000 ; www.theatregerardphilipe.com; reservation@theatregerardphilipe.com



**Bérénice de Jean Racine Adaptation et mise en scène
Isabelle Lafon Lumière et scénographie Jean Bellorini
*Fort, Intense, Poétique.***

Dans une petite salle du théâtre Paris-villette, il y a quelques années, Isabelle Lafon me fit découvrir Anna Akhmatowa, grande poétesse russe 1920-1960.

© Pascal Victor



Je me souviendrai longtemps de l'émotion intense éprouvée ce soir-là.

Isabelle Lafon est incontournable pour moi.

***Les insoumises (Lydia Tchoukovskaïa/Anna Akhmatowa, Virginia Woolf, Monique Wittig).**

***Une mouette (Tchekhov raconté par 5 comédiens).**

©DR

Aujourd'hui Bérénice.

Bérénice Reine de Palestine et Titus futur empereur de Rome éprouvent un amour réciproque mais pour régner, Titus doit abandonner Bérénice. La raison d'Etat est plus forte que l'amour.

N'ayant point le courage d'affronter Bérénice. Titus demande à Antiochus de l'annoncer à Bérénice. Or Antiochus est amoureux de Bérénice.

Bérénice tragédie de l'amour...

Pour Isabelle Lafon, pas besoin de décors et de costumes.

Ce sont les mots, les émotions profondes qui vous cinglent en plein cœur.

On découvre la profondeur du texte, la difficulté de dire ou de ne pas dire le fond de nos pensées, de cacher la vérité par pudeur, par lâcheté ou pour ne pas blesser. Le pouvoir de décider d'aimer ou de ne plus aimer pour se protéger et continuer à vivre.

Sur le plateau, autour d'une simple table siègent 4 comédiens Karyll Elgrichi, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Judith Périllat.

Est-ce une lecture ? Se diront certains.

Dans la pénombre, un peu à l'écart Isabelle Lafon se profile avec majesté. L'émotion est intense.

Nous sommes surpris, impatients et subjugués.

Une voix s'élève, Bérénice prendre vie.

C'est avec brio que ces 5 comédiens nous transportent sans artifices, avec sobriété et grande profondeur dans cette magnifique tragédie.

Sur l'immense scène dénudée du TGP où le jeu des lumières et la sobriété intensifient les émotions, les alexandrins de Racine prennent une envolée et une ampleur qui transpercent le cœur.

Par Claudine Arrazat



Isabelle Lafon dans le cœur battant de « Bérénice »

Sans costumes d'époque, sans actualisation non plus, sans dire tout le texte pour en toucher le cœur, Isabelle Lafon et ses partenaires signent une version follement vibrante de la pièce de Racine, poursuivant pour la première fois avec un classique l'écriture d'un théâtre intime et intuitif qui fait du spectateur leur confident.

Scène de "Bérénice" © DR

Jamais le plateau et le cadre de scène du théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis ne m'avaient semblé si vides, si délabrés, si sombres, comme si les ombres avait suinté sur les murs, comme si le feu qui avait brûlé naguère à Paris le Théâtre des Bouffes du nord s'était propagé jusqu'à Saint-Denis, lavant la scène de ses possibles dorures, de ses faux-semblants, de ses parades. Désormais son cœur était à nu, vulnérable au moindre frémissement, il ne lui restait que les corps et ce qui en sort : des rôles et des mots.

De la rage et des larmes

C'est alors qu'ils installèrent une table et des chaises sur un coin du plateau, là, tout près de nous à gauche, à la face comme on dit au théâtre, à la face du monde. Ils vont s'y asseoir avec l'arrivée des derniers spectateurs, feuilletant quelque peu le texte devant eux. Il n'y aura pas de décors, pas de costumes d'époque mais des pelures de chemisiers et chemises, des cardigans et pulls dont ils se débarrasseront échauffés (échaudés aussi peut-être ?) par les mots. Il n'y aura pas même de rôles assignés au préalable, ils sont là, cinq artistes de la scène (quatre femmes et un homme) à lire, à dire, à entrer dans les sous-bois et les chemins escarpés d'un texte dramatique en vers lestés de plusieurs siècles, usant ici et là de mots presque disparus : *Bérénice* de Jean Racine, une pièce en 1518 alexandrins, allant du premier mot « Arrêtons » au dernier « Hélas ».

Entre ces deux mots, tout est dit : cette tragédie est une suspension où le temps se concentre, où tout se noue, monte en puissance, avant d'aller vers un amer apaisement. Comme un orgasme, mais à l'envers, la souffrance tenant lieu de jouissance. C'est ce qui m'est apparu lumineusement dans la mise en scène inouïe de *Bérénice* que nous offre Isabelle Lafon, non la pièce pleine et entière, mais une traversée fébrile, bordée de rage et de larmes, dans une osmose optimum avec les trois actrices et un acteur embarqués avec elle dans l'aventure (Karyll Elgrichi, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Judith Périllat).

A travers le livre de Lydia Tchoukovskaïa sur son amie Anna Akhmatova (lire [ici](#)) ou à travers les journaux de Virginia Woolf ou *L'Opoponax* de Monique Wittig (lire [ici](#)), Isabelle Lafon nous prenait par la main (laquelle tenait parfois une lampe de poche qu'elle nous confiait pour éclairer les acteurs) pour nous emmener dans l'intimité d'un texte, une parole comme tremblée, un chuchotement porté. Et c'était aussi cela qui accompagnait *Une Mouette* (lire [ici](#)) d'après la pièce de Tchekhov, où cinq actrices se posaient debout devant nous et donnaient en partage leur voyage dans la pièce, aucune d'elle au début des répétitions ne savait ce qu'il en serait.

Il en va ainsi pour *Bérénice*. Isabelle Lafon retrouve des actrices qui n'ignorent rien de sa façon de mettre en scène, se nourrissant et construisant à partir de leurs propositions, façon que découvre et met, ô combien, en pratique Pierre-Félix Gravière avec lequel Isabelle Lafon travaille pour la première fois.



Scène de "Bérénice" © DR

Des corps et des mots

C'est lui qui, assis à la table et se tournant de côté, finira par parler le premier. Il ne nous regarde pas, il ne regarde pas plus les trois actrices assises à la table, il regarde devant lui, traçant, par là même, une ligne médiane imaginaire entre la scène et la salle, il est l'acteur qui, sous nos yeux, endosse comme un paletot le personnage d'Antiochus. La position de son corps et son regard latéral situent exactement l'impossible position : Antiochus aime Bérénice, elle était sa promise autrefois mais l'idylle entre l'empereur de Rome, Titus, et l'étrangère Bérénice lui a fait taire ses sentiments depuis cinq ans. Le père de Titus vient de mourir quand commence la pièce, le fils se doit de gouverner, et selon son « peuple », il ne saurait se marier avec une étrangère.

Va-t-il passer outre, va-t-il épouser Bérénice ? Le choix de Titus est fait, Antiochus ne le sait pas encore, pas plus que Bérénice, alors Antiochus décide à la fois de dire la persistance de son amour à Bérénice avant qu'elle n'épouse Titus et conjointement sa décision de fuir Rome. Tout est dans la force du dire et du non dire.

Titus ne sortira de son silence qu'au deuxième acte. Sa décision est prise : il règnera. Il lui faut dire à Bérénice que ce sera sans elle. Mais les mots lui manquent, et pas seulement les mots, le courage ; il craint les faiblesses de son corps, alors il envoie son ami Antiochus à sa place, lui-même brûlant de dire son amour à Bérénice. Antiochus est un personnage toujours à contre-temps. Presque un personnage de comédie : cinq ans auparavant, Agrippa, le frère de Bérénice, avait plaidé sa cause, mais sans intermédiaire, Titus, en un instant, renversa tout (« Titus, pour mon malheur vint, vous vit, et vous plut »). Et aujourd'hui, quand il confie à Bérénice la persistance de son amour, elle a la tête ailleurs. Son amour est inamovible mais son corps ne cesse d'aller et venir. L'acteur Pierre-Félix Gravière joue ce personnage double à la perfection.

Titus (interprétation coupante de l'actrice Karyll Elgrichi) fuit Bérénice. Il ne veut pas lui dire mais plus encore il redoute de la voir, de sentir son corps, d'entendre sa voix. Il a peur de craquer. *Bérénice*, c'est un combat entre des corps et des mots mais à la fin ce sont toujours les mots qui gagnent.

C'est là le drame de Bérénice dans l'interprétation étonnante et justement très corporelle qu'en donne l'actrice, blonde, au physique nerveux et à la voix haute et enfiévrée, Johanna Korthals Altes. Tout à l'opposé de Ludmilla Mikael dans l'inoubliable mise en scène chuchotée de Klaus Grüber. Bérénice, nous raconte Johanna Korthals Altes, est une bête aux aguets qui croit que son babil, ses caresses, sa beauté peuvent triompher de tout. Alors quand Antiochus lui dit : « Titus m'a commandé.../ Quoi ?/ De vous déclarer Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer », le corps de Bérénice se plie en deux, l'uppercut est trop violent. Et c'est le souffle coupé qu'elle dit – et c'est ce souffle-là que suggère Racine en lui concoctant un alexandrin haché menu : « Nous séparer ? Qui ? Moi ! Titus de Bérénice ! » Elle se relève, mais c'est trop fort, son corps cède encore, et elle dit le vers une deuxième fois.

De l'affaissement à la chute

C'est l'un des charmes puissants du spectacle d'Isabelle Lafon que des vers soient repris, ici et là, à l'envie des comédiens, créant une merveilleuse ambiguïté entre l'acteur (qui répète) et le personnage (qui réitère comme cela arrive à chacun de nous quand trop c'est trop, quand apprenant la disparition d'un ami on dit et redit : « non c'est pas vrai, c'est pas vrai »).

Cet affaissement de Bérénice est le prélude à sa chute deux scènes plus tard. Ce que lui a appris Antiochus lui a fait perdre ses repères. Elle est dans un « désordre extrême », elle est littéralement hors d'elle comme le constate sa suivante (Judith Périllat, toujours très juste) : « Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même ». Bérénice refuse : elle veut que Titus voie ses « gémissements », ses « pleurs », sa « mort » même, elle s'écroule au sol, les jambes secoués de spasmes, une bête agonisante. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle est anéantie, elle abandonne, elle est au bout du rouleau, morte, au bout de sa partition. C'est alors que, venant de l'ombre où elle se tenait depuis le début de la représentation, son double, son spectre, Isabelle Lafon elle-même, vient près d'elle, lui touche la main et prend sa place. Et tout bascule.

C'est une autre Bérénice qui prend le relais, en robe noire de veuve, portant le deuil de sa vie comme dirait Tchekhov, portant le deuil d'une vie à laquelle elle consent à renoncer, c'est cette Bérénice-là qui va parler désormais. Scène extrême, concentré d'émotion. C'est le sommet de cette mise en scène incandescente aux intuitions follement libres. Et je dirai moderne, en ce sens qu'elle parle à nos corps d'aujourd'hui et avec eux.

Alors il reste à Bérénice de surmonter son égarement et d'aller vers le relâchement et l'apaisement final, jusqu'aux vers si doux, si tendres, si conciliants qu'elle adresse pour finir à Antiochus : « Sur Titus et sur moi, réglez votre conduite./ Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte ». Jusqu'au dernier « Hélas ! » qui sort comme étranglé de la gorge d'Antiochus et sonne comme un glas.

Une page de l'histoire des représentations de Bérénice s'écrit là devant nous. Reprenons-en le fil à celle de Planchon à la distribution nombreuse (y figurait la suite de Titus) comme on le constate sur les photos de l'époque (années 60). Puis la Bérénice d'Antoine Vitez où ce dernier jouait Antiochus. La table du spectacle d'Isabelle Lafon fait inévitablement penser à celle de sa Catherine où, livre en main, les acteurs dont Vitez lui-même, autour d'une table, levaient un spectacle en lisant *Les Cloches de Bâle*, un roman d'Aragon. Dans les notes à propos de Bérénice, Vitez écrit : « Je rêve un spectacle immobile, presque immobile. Enfin la conversation sous les lustres, tout serait dans la voix, les yeux, et quelques mouvements esquissés, aussitôt réprimés. » Propos qui clignotent vers la mise en scène que signera quelques années plus tard (Comédie-Française, 1984) Klaus Grüber avec un décor de Gilles Aillaud, une version habitée par un vent léger, tout en chuchotements. Tenons-nous-en là.

La Bérénice d'Isabelle Lafon semble comme regardée avec bienveillance et amicalité par ces maîtres disparus dont elle se nourrit de loin comme dans un songe quand elle pose sa petite table sur le bord de leurs grands plateaux. Isabelle Lafon fait du théâtre dans leurs marges, leurs recoins, leurs sombres alcôves. Et elle nous met dans leur confiance. Elle ne joue pas des pièces, elle n'adapte pas des livres, elle questionne des vies, des écritures, des voix. Elle va, le cœur battant, à la rencontre. Elle fait un théâtre de contrebande.

Bérénice au TGP de Saint-Denis, du lun au sam 20h, sauf sam 2 fév à 18h, dim 15h30, relâche le mardi, jusqu'au 3 février. Puis du 8 au 14 fév à la MC2: Grenoble, et les 20 et 21 fév au théâtre Firmin Gémier/La Piscine, Châtenay-Malabry.